Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 40 (1911)

Heft: 10

Artikel: La formation d'une élite par le cercle d'études [suite]

Autor: Dévaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041384

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ravages de la boisson. Ces deux brochures sont mises à disposition à la librairie de Saint-Paul, à Fribourg, pour le prix modique de 25 centimes.

Les instituteurs et institutrices feront bien de lire quelques passages de ces deux excellents opuscules à leurs élèves en les commentant et de les répandre dans les familles par l'organe des enfants. Cette propagation ne manquera pas de produire les effets les plus salutaires au point de vue de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse.

Fribourg, le 3 mai 1911.

Le Conseiller d'Etat, Directeur :

Georges PYTHON.

La formation d'une élite par le cercle d'études

L'Ouvrage.

Après les ouvriers, considérons l'ouvrage.

Il est naturel que l'on étudie dans le Cercle d'études. Mais nous n'avons pas une classe à diriger et nous ne sommes point en présence d'écoliers. C'est un cercle, c'est-à-dire, selon la définition des dictionnaires, une association de personnes qui se réunissent pour converser. On converse donc dans le Cercle d'études ; mais on converse pour s'instruire. Et pourquoi s'instruit-on ? Pour passer un examen ? Pour acquérir quelque diplôme ? Pour se perfectionner en quelque art technique ? En quelque savoir professionnel ? Non, tout simplement pour affermir et vivifier ses convictions.

Qu'on le veuille ou non, qu'on en parle ou qu'on se taise, l'adolescent de quinze à seize ans, auquel l'école, le catéchisme, le patronage ont ouvert leurs portes, s'en va dans le vaste monde et y rencontre la multitude variée des opinions

qui se croisent et se contredisent. Les graves problèmes religieux et sociaux se posent devant lui, partout, à l'atelier, au bureau, au cabaret; ses compagnons de travail ou de plaisir en discutent; on l'interpelle; on le sollicite; il faut qu'il se prononce. « Nous vivons à une époque où, en effet, le citoyen se prononce sur tout. » Il choisira donc, car il doit choisir; il ne peut demeurer en suspens; son indifférence même est un choix, un jugement; à défaut de l'assentiment raisonné de l'intelligence, sa manière de vivre proclamera le choix qu'il a fait. Ce choix dépendra-t-il du hasard ! Des camaraderies ?

Ou bien nous flatterons-nous de l'avoir pourvu, entre sept et quinze ans, d'une foi indestructible, de principes moraux et sociaux à toute épreuve ? Hélas ! l'expérience ne nous montre que trop que les enseignements acceptés de confiance par l'enfance candide ne résistent pas à l'assaut des ennemis du dehors et du dedans, conversations, journaux, passions, si le jeune homme ne se refait pas à lui-même, et d'une façon définitive, en la repensant, sa croyance religieuse; s'il n'assure son assentiment raisonné aux doctrines morales et sociales fondées sur les principes chrétiens.

Le jeune homme, pour exercer autour de lui l'influence que nous escomptons, doit posséder des convictions éclairées et profondes, des convictions dont il aura vérifié l'excellence et qu'il embrassera parce qu'il les croit *la vérité*, l'unique et bienfaisante vérité. Pour agir et répandre la vérité vivante, il faut y croire de toute son âme et en avoir éprouvé en soi-même la souveraine efficacité.

Il ne s'agit donc pas, comme quelques-uns pourraient le penser, d'obliger des ouvriers à emmagasiner des notions hâtives et mal comprises, ni de leur faire faire des études approfondies sur des questions difficiles et controversées d'économie politique et sociale. Le manque de formation de nos auditeurs suffirait à nous interdire de telles prétentions. Mais il est nécessaire que le jeune homme intelligent et de bonne éducation ne demeure pas embarrassé et muet devant les inepties anticléricales, devant les objections du socialisme ou de l'anarchie; bien plus, il importe qu'il sache à son tour exposer la conception catholique de la vie et proposer la solution chrétienne des difficultés sociales; qu'il sache montrer la doctrine du Christ et de son Eglise plus haut, plus large, plus vivante, plus pratique, plus profondément humaine, tout en restant divine, que celles qu'on lui prétend substituer, plus capable enfin de réaliser dès ici-bas dans

l'humanité, si on l'applique intégralement, cet accroissement de justice et de bonheur que recherchent nos générations tourmentées. Il faut, écrit M. Beaupin dans le bon et beau livre qui nous sert de guide en cette étude, amener l'adversaire « à avouer, s'il est sincère, qu'il y a plus d'esprit de progrès dans notre Evangile que dans les écrits et les discours de ses prophètes favoris. Au premier abord, il pourra être déconcerté en s'apercevant que nous n'entendons pas la révolution tout à fait de la même façon que lui, puisque loin de songer aux victoires brutales et passagères de la force et de la haine, nous rêvons des conquêtes pacifiques, mais durables, de la simple justice et du droit amour. Lorsqu'il constatera que nous commençons par nous l'œuvre de réforme et que ce travail est plus fécond que les agitations de la politique, il respectera au moins des idées qu'il ne partage pas ». Or, l'intelligence seulement qui s'est assimilé la vérité par un effort personnel, qui l'a repensée et raisonnée, peut accomplir cette tâche et conquérir au Christ de nouveaux adeptes; celui-là seul qui a conçu la religion non comme un « tissu de formalismes étroits » et d'habitudes imposées, mais comme « la plus puissante des forces morales » sera capable de troubler « un ouvrier socialiste et anticlérical dans ses manières de juger et de penser toutes les fois qu'il est en face d'un croyant véritable ».

M. l'abbé Beaupin.

Les lectures, les conférences, le travail solitaire peuvent armer les convictions des connaissance nécessaires. Mais combien n'auront pas le courage de se livrer à ce labeur?

Combien n'en sentent pas le besoin ? Combien le ressentent, mais ne savent pas comment s'y prendre ? Les causeries du Cercle, la mise en discussion des questions à l'ordre du jour et des objections entendues au cours de la semaine, les cours plus méthodiques d'apologétique et d'économie sociale, s'il y a lieu d'en donner, les exciteront à s'enquérir. L'aide experte de sages conseillers leur apprendra à se servir intelligemment des livres, des journaux, des revues. Ils se rendront compte tout au moins de la complexité des questions et par conséquent ne s'aventureront pas à en parler à l'étourdie, sans information préalable, ni ne se laisseront duper par le premier beau parleur venu.

Les sujets d'études varient avec la diversité des milieux. Les programmes des cercles ruraux sont différents des cercles urbains. Les manuels pratiques qui contiennent des indications bibliographiques et des plans de conférences ne manquent pas. M. O. Gschwendt en a proposé quelques-uns, et des meilleurs, dans les feuillets verts qui recouvrent notre *Bulletin*. C'est au directeur de choisir ce qui s'adapte adéquatement à la mentalité de ses jeunes amis et correspond exactement à leurs besoins.

Le Cercle apprendra donc à ses membres à penser ; il leur apprendra aussi à exprimer leur pensée. « On s'étonne parfois de la vulgarité de langage des travailleurs. On se scandalise, à juste raison, de les voir absorbés par des préoccupations indignes d'un homme bien élevé. On souffre de leur impuissance à traduire, avec des phrases et des mots, leurs impressions les meilleures. Leur âme semble captive et leur esprit emprisonné, les tristes signes de leur infériorité intellectuelle et morale sont le résultat de leur ignorance. Ils n'ont jamais été accoutumés à exprimer des idées, à mettre sur pied un raisonnement, à s'entretenir d'autres questions que de celles qui touchent à leur métier ou à leurs plaisirs. » Cette constatation, qui de nous ne l'a pas faite ? Et l'école accorde-t-elle aux exercices d'expression orale l'importance qu'ils mériteraient ? Les conversations amicales des cercles permettront aux jeunes gens de vaincre cette timidité, d'exprimer une idée en termes courants et clairs, à poursuivre avec aisance un raisonnement. Ils acquerront un vocabulaire suffisamment complet et précis pour pouvoir dire sans embarras ce qu'ils pensent et veulent. Ils seront rendus attentifs à la piperie des mots à effet et des phrases abstraites dont se servent volontiers les adversaires ; ils seront amenés à saisir la réalité qui se cache sous les formules dont eux-mêmes se servent. Ils seront, de ce fait, mis à même non pas de poser

en intellectuel qui disserte de tout, tranche et opprime, mais de défendre leurs convictions, de les soutenir, de les propager dans leur milieu. Le but du Cercle d'études n'est pas et ne peut pas être de déclasser ses membres ; il ne veut que les munir des connaissances religieuses et sociales nécessaires pour qu'ils puissent agir de plus en plus pleinement dans leur sphère, y rayonner, y accomplir leur œuvre d'homme, et mieux, puisque nous ne parlons que d'une élite, de « meneurs » d'hommes. Il n'est pas question de les sortir de leur « classe », mais au contraire de leur permettre de la compénétrer, de la travailler, à la façon dont le levain travaille la pâte, en se mêlant à elle et en la transformant. Ce levain, ce sera la vigueur des convictions nettement conçues et non moins nettement exprimées.

Il ne suffit pas de posséder des connaissances ; il faut les utiliser, les mettre en valeur. Toute cette science est vaine, si on ne sait s'en servir. Elle ne doit point orner inutilement les esprits. Le Cercle d'études est destiné à faire rayonner les doctrines de vie, à les substituer aux doctrines de mort dont notre société est contaminée déjà si profondément. Mais la seule possession d'un savoir théorique et pratique ne suffit pas pour assurer la victoire. Combien sont très savants, mais sont incapables de communiquer leur savoir : ils ignorent l'art d'adapter leur parole aux besoins et à la mentalité de leur auditoire. Combien d'autres, trop pressés de se mettre en vedette, se croient prématurément en mesure de pouvoir diriger les autres et « se conduisent en brouillons aux réunions syndicales, aux assemblées coopératives » et ailleurs, partout où ils sont en contact avec des gens qui ne se plient pas instantanément à leurs volontés. D'autres enfin gâtent tout par une incurable maladresse. Qui n'a jamais souffert « d'avoir à ses côtés un camarade d'un désintéressement absolu, d'un dévouement inlassable, qui, par ses « gaffes », faisait plus de mal que de bien et rendait inutiles toutes les richesses de sa bonne volonté ? »

Le Cercle d'études doit donc aussi être une école de bon sens et de jugement sûr. J'appellerai, faute d'une définition plus précise, homme de jugement sûr non pas celui qui ne se trompe jamais, mais bien celui qui, réfléchissant avant d'agir, s'entourera de toutes les garanties de succès et se prémunira contre toute possibilité d'échec imputable à un manque de sagacité. La réflexion, la pondération ne sont point ennemies de l'exécution énergique des décisions ; si elles écartent les nerveux qui obéissent à leurs impulsions irraisonnées, elles excluent aussi les hésitants qui n'osent jamais rien risquer.

Il est des audaces que le jugement sain permet et commande.

Mais qui donc a du jugement ? « Celui-là seul a du jugement qui avant de se lancer dans une entreprise, examine le pour et le contre, travaille à découvrir le fort et le faible d'une attitude ou d'un argument, tient toujours compte de ce qu'il a devant lui, homme ou doctrine, pèse, supporte, étudie. Celui-là seul a du jugement qui se préoccupe des réalités autant que des théories, qui a le sens des opportunités, s'ingénie à deviner, sur preuves sûres, les états d'esprit qu'il rencontre, et sait choisir ce qui convient le mieux aux circonstances dans lesquelles il se trouve, sans abdication en face de la vérité, sans compromissions lâches, sans timidités paresseuses. Celui-là seul a du jugement qui sait agir vite, au moment décisif et saisir les occasions qui se présentent mais qui est également capable de mortifier sa combativité, c'est-à-dire de se taire, de temporiser, d'attendre. Le jugement est fait d'un heureux mélange de hardiesse et de prudence, de force conquérante et de patience attentive, de persévérance, d'intelligence et d'énergie. » Mais comment acquérir cet heureux mélange ? Peut-il même être acquis ?

Il est certes d'incorrigibles « gaffeurs », des garçons de la meilleure volonté du monde, qui compromettent leur action et celle des autres par une maladresse innée et incurable. On peut essayer de les utiliser, à condition de leur imposer une ligne de conduite bien précise dont ils ne se départiront pas, sinon on devra se désolidariser d'eux. Mais beaucoup sont capables de formation. Les directions du conseiller, l'exemple des aînés, les lectures, les causeries constituent un premier facteur de sagesse pratique. Mais les livres et les cours doivent être complétés par l'observation directe et personnelle de la vie. Rien ne vaut les enseignements de l'expérience, si on sait en profiter. Que chacun regarde donc autour de soi, que chacun regarde en soi surtout, et les mobiles qui mènent ceux qui nous entourent, nous apparaîtront, et nous apparaîtra aussi la manière la plus efficace de leur parler et d'agir sur eux.

Certes, d'après M. Beaupin, cette éducation du bon sens est surtout le fruit de l'effort personnel. Mais les causeries du Cercle elles-mêmes ne peuvent-elles pas examiner la meilleure manière de détruire un préjugé, de résoudre une objection. L'exposé de la façon dont a procédé un camarade en tel cas concret peut être utile à tous. Il me semble même que la discussion des cas concrets est la plus profitable des besognes d'un Cercle d'études. Or, leur résolution exige des principes sûrs sans doute, mais aussi et surtout du bon sens.

J'aime à répéter que l'école primaire doit apprendre aux écoliers à raisonner sur le concret, tandis que l'enseignement secondaire les initie au raisonnement sur l'abstrait. Les membres des cercles n'ont point reçu une formation qui leur permette de s'aventurer dans le domaine des théories philosophiques et l'abstraite étude des systèmes et des lois de la sociologie me paraît ne point devoir leur convenir. Par contre, le domaine du concret leur est ouvert, et c'est celui de la vie. Les principes chrétiens dont ils sont munis, les convictions raisonnées qu'ils ont embrassées, un jugement droit, un robuste bon sens, quelque expérience de la vie, leur permettront, bien mieux que les disputes vaines sur des questions théoriques abstruses, de remplir leurs devoirs dans la vie sociale.

Mais le jeune homme qui a parlé en public, qui a fait passer peut-être sa prose dans quelque journal, ne risque-t-il pas de se griser ? Et, après avoir acquis de si belles connaissance, n'est-il pas tenté de se comparer à ses camarades indifférents, ignorants, incapables de le comprendre, et de les mépriser ? Le péril, M. Beaupin l'avoue franchement, existe. Mais on peut l'écarter. D'abord ce n'est pas sans préparation que l'on traite des problèmes de la coopération et du syndicalisme. Nul ne lira sans fruit le chapitre délicatement pensé que notre auteur a spécialement consacré à l'adolescence, à sa formation tant religieuse que sociale, aux cercles qui lui conviennent. On se convaincra que ce n'est que lentement que s'élèvera le ton des sujets d'études, et toujours ceux-ci seront développés en fonction du milieu propre où vivent les jeunes gens.

Puis, dans les villes, les vrais ouvriers ont une formation plus complète que nous ne le pensons ; ils sont plus avides de connaissances, plus à même de les comprendre aussi qu'on le pense — M. le Dr Beck en faisait encore dernièrement la remarque — tout en demeurant fort attachés à leur profession. Les directeurs d'œuvres que j'ai eu l'occasion d'interroger dernièrement, en France, m'ont tous affirmé que les « ouvriers d'art » en particulier sont très supérieurs d'intelligence et de caractère aux employés, aux fonctionnaires qui ont cependant fréquenté des écoles plus élevées et qu'ils forment une élite remarquablement ouverte et entreprenante.

Enfin et surtout « les jeunes catholiques ont entre les mains un moyen sûr de résister à toutes ces tentations ; il leur suffit de devenir plus chrétiens ». Le danger ne consiste pas en ce qu'ils deviennent plus instruits, mais en ce que leur développement moral ne marche pas tout au moins

de pair avec leur développement intellectuel. L'esprit de dévouement, l'esprit de sacrifice doivent être inculqués avec autant de soin que les doctrines sociales. Celui qui n'est pas capable de comprendre que son intelligence et son instruction lui créent des responsabilités nouvelles à l'égard de ses frères ne doit pas appartenir au cercle d'études ; car le cercle d'études est réservé à une élite de jeunes gens que l'on entraîne à l'apostolat, lequel ne va jamais sans le don de soi. Il faudra donc que chacun comprenne « que tous sont égaux au service de Dieu, qu'il n'y a pas, quand on travaille pour Lui, de situation inférieure ou de poste supérieur, qu'une seule chose compte aux yeux du Père qui voit et sait tout : notre valeur morale ; que tel qui ne sait rien, qui n'écrit rien, qui ne dit rien, fait plus peut-être par ses sacrifices obscurs que ceux dont le nom est acclamé par les foules. »

En un mot, « les jeunes membres des cercles d'études seront sociaux dans la mesure où ils seront chrétiens ».

E. Dévaud.

NOS MÉTHODES ET NOS MOYENS D'ENSEIGNEMENT

(Suite.)

Hauterive, conférence du dimanche 26 février 1911.

N'est-ce pas suggestif de voir l'autorité supérieure dans l'obligation de se justifier pour avoir introduit l'une ou l'autre modification qui s'imposaient? Nos autorités ont cherché à sortir ainsi une fois notre cher canton de l'arrière-garde du progrès dans le domaine de l'instruction primaire. Jugez donc ! Quel danger !

Voyons, maintenant, dans le compte rendu de 1885, page 2 et suivantes, comment le syllabaire analytico-synthétique et le premier essai d'un livre de lecture pour le degré inférieur ont été accueillis.

« Le livre de lecture du Ier degré a été accueilli avec satisfaction dans les écoles primaires françaises du canton. Il facilite beaucoup la tâche de l'instituteur. La seule critique formulée a trait aux illustrations dont les paysages et les costumes sont par trop exotiques. La Commission spéciale s'est occupée du livre de lecture du IIme degré terminé par son auteur, M. Perriard. Malheureusement le choix des morceaux n'a pas paru suffisamment méthodique. L'auteur, tenant compte des